

Mot du comité
La société sans beauté

Alain Roy

Number 67, Winter 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/85333ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Roy, A. (2017). Mot du comité : la société sans beauté. *L'Inconvénient*, (67), 3–3.

LA SOCIÉTÉ SANS BEAUTÉ

Il est coutumier de concevoir la beauté comme une chose indéfinissable, non seulement parce qu'elle est subjective (on dit de la beauté qu'elle est dans l'œil de celui qui regarde, et que tous les goûts sont dans la nature), mais aussi à cause de la diversité des objets qu'elle pare de son aura. Que peuvent avoir en commun une belle phrase, un beau visage, un beau bâtiment, une belle toile abstraite, un bel air de musique, un beau paysage, une belle démonstration mathématique, un beau pas de danse ? Les tentatives de définir des règles d'harmonie communes à tous les objets, comme dans les cosmogonies antiques ou dans les recherches sur le « nombre d'or », ne pouvaient naturellement que sombrer dans l'ésotérisme (on se doute bien qu'il n'existe pas de chiffre secret qui permettrait d'expliquer tout à la fois la beauté du nez de Cléopâtre et celle d'un prélude de Chopin). En introduisant la notion de *sublime*, les romantiques allaient d'ailleurs démontrer que le plaisir esthétique ne se limite pas à la contemplation de « beaux objets » au sens classique, ceux dont les proportions heureuses seraient agréables aux sens ; l'expérience esthétique est aussi liée au spectacle du grotesque, de l'hétéroclite, de l'étrange, du difforme, de l'inquiétant et même, paradoxalement, de la laideur. Tout un pan de la réflexion philosophique a donc pris le parti de définir l'expérience esthétique par son évanescence même : le beau serait ce « je ne sais quoi » qu'on ne peut jamais cerner tout à fait ; l'émotion esthétique serait une forme de connaissance intuitive du réel, destinée à se maintenir en deçà du concept, sans quoi elle cesserait d'être ce qu'elle est (à l'image de l'expérience amoureuse, où l'amour pour durer doit être nimbé d'un certain mystère).

Est-ce à dire que l'expérience esthétique se dérobe à toute investigation ? Une ruse possible, pour avancer dans la définition du concept, consiste à en déduire le sens à la lumière du concept contraire, qui semble celui-là beaucoup plus facile à embrasser : selon les mots du *Robert*, l'anesthésie se définit tout simplement comme une « perte de la sensibilité d'un organe » ou comme une « perte de la sensibilité générale ». Partant de cette définition, nous pouvons la retourner à l'envers et déduire que l'expérience esthétique serait une expérience de « recouvrement d'une sensibilité perdue ou atténuée ». La raison d'être de l'art, sa *fonction* oserais-je dire, consisterait ainsi à combattre une érosion de la sensibilité qui serait logée au cœur de l'expérience humaine, ce que Proust, dans la *Recherche*, appelle « l'influence anesthésique de l'habitude ». Sur le plan cognitif, on pourrait avancer que la reconnaissance d'une réalité déjà connue nous permet de faire l'économie des mécanismes d'attention qui sont plus coûteux psychiquement : au lieu d'avoir à détecter et à traiter une perception inédite, il est sans doute plus simple pour le cerveau humain de décoder le réel en repêchant des informations analogues déjà stockées dans la mémoire. C'est ainsi que l'habitude, que l'accumulation de sensations passées pourraient mener à un lent émoussement de notre virginité perceptive, le choc des impressions neuves étant peu à peu remplacé par la reconnaissance du déjà enregistré.

Par la fréquentation des œuvres d'art, par une culture de la sensibilité analogue à la « culture physique » mais destinée aux sens plutôt qu'à la musculature, l'être humain chercherait ainsi

à combattre l'atrophie des facultés perceptives que cause cet « éternel retour du même » qui a hanté la philosophie occidentale depuis Héraclite jusqu'à Nietzsche, en passant par les stoiciens et Schopenhauer. Le développement tous azimuts du tourisme ne découle-t-il pas de ce besoin presque désespéré que nous avons de voir du neuf pour vaincre la mélancolie du déjà vu ? Dans cette optique, l'art et l'esthétique apparaissent comme des choses foncièrement désirables : l'*aesthesis* cherche à contrer l'*anaesthesia* qui préfigure l'endormissement final, où s'évanouissent pour de bon les capacités sensorielles de l'individu.

Mais ce qui vient compliquer l'affaire, c'est que l'être humain ne cherche pas seulement à combattre l'anesthésie qui atténue son sentiment d'être « pleinement vivant » ; il cherche aussi à s'anesthésier pour éloigner les souffrances que la vie charrie inmanquablement. Qui ne souhaiterait pas une bonne dose d'analgésique pour soulager une rage de dents, une injection de morphine pour tolérer le passage d'un calcul biliaire, de copieuses rasades d'alcool pour oublier une déception amoureuse ? Comme nous le rappellent régulièrement les médias, la consommation d'antidouleurs et d'antidépresseurs ne cesse d'atteindre de nouveaux sommets, alors que les pharmaceutiques s'ingénient à inventer de nouvelles maladies pour de nouveaux médicaments, comme la timidité. L'obsession sécuritaire de nos sociétés modernes, non juste en ce qui concerne le terrorisme, mais avec la prolifération des offres d'assurance contre toutes les formes de mauvaises surprises (nous nous « assurons » contre les décès, les accidents, la maladie, le chômage, le vol, les incendies, les électroménagers défectueux, les refoulements d'égouts, les tremblements de terre), cette obsession sécuritaire relève de la même tendance anesthésique, puisqu'il s'agit encore de neutraliser les inconforts et les douleurs liés à toute épreuve, à tout danger potentiel.

Si cette propension à évacuer la souffrance est compréhensible et naturelle, on voit cependant se dessiner un curieux dilemme qui place l'humain dans une situation sans issue apparente : s'il cherche à se protéger indûment contre la souffrance, il risquera de mener une vie anesthésiée, c'est-à-dire éteinte et diminuée, voire dépressive ou robotique, une vie privée de beauté puisque celle-ci suppose une certaine disponibilité sensorielle ; mais s'il cherche à éviter toute forme d'anesthésie dans le but de ressentir plus fortement les choses, il s'expose à souffrir davantage, la souffrance pouvant se concevoir comme une forme exacerbée de sensation (comme lorsqu'un son devient assourdissant ou qu'une lumière trop forte nous aveugle).

Des biographies d'écrivains (je pense, par exemple, à Dostoïevski, à Kafka ou à Carver) nous apprennent que certains d'entre eux cherchaient volontiers à bousiller leur vie, à connaître l'expérience du malheur pour en tirer du matériel de fiction. Comme on le sait, on ne peut écrire une bonne histoire si celle-ci est dépourvue de tout conflit, d'adversité, de problèmes. Le récit d'une existence bienheureuse serait, on le devine, d'un ennui mortel. Est-ce à dire que le goût d'une bonne histoire pourrait nous conduire à *désirer la souffrance* ? Le plaisir esthétique, vu sous cet angle, ressemble étrangement à une forme de perversion masochiste. Mais si l'on se dit que la vie recèle son lot inévitable de douleurs, le masochisme n'est peut-être ici que l'autre nom de la lucidité.

Alain Roy